DIX-SEPTIÈME ANNÉE N° 79 JANVIER 1910

# REVUE TUNISIENNE

FONDÉE EN 1894

PAR

## L'INSTITUT DE CARTHAGE

(Association Tunisienne des Lettres, Sciences et Arts)

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

**Au Secrétariat général de l'Institut**

**Hôtel des Sociétés Françaises — Tunis**

TUNIS

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE RAPIDE

1910

Digitized by Google

# MŒURS INDIGÈNES

## LA FÊTE DE L'ACHOURA

Le dixième jour du mois de moharrem, par lequel s'ouvre l'année musulmane, prend le nom d'Achoura. Il se distingue par une fête dont l'ensemble et les divers épisodes ont déjà été décrits avec détail en ce qui concerne l'Algérie et même le Maroc,[1] alors que pour la Tunisie c'est à peine si l'on peut glaner des notions fragmentaires dans une ou deux publications.[2] Comme il était loisible de le prévoir, nos constatations sont de même nature que celles déjà recueillies en assez grand nombre dans le restant de l'Afrique du Nord. Si quelques-unes sont inédites et augmentent les éléments de comparaison dont on dispose, elles ne modifient pas les conclusions auxquelles on est arrivé jusqu'ici.

L'Achoura (عاشوري ou encore عاشوراء) n'est pas mentionnée dans le coran et son fondement au point de vue religieux est purement traditionnel. Les notabilités indigènes reconnaissent que l'Achoura n'a d'autres base que des hadits et notamment le suivant. A son entrée à Médine, lors de l'hégire, Mahomet trouva les Juifs de la ville en train de jeûner. Comme il en demandait la raison, on lui répondit que c'était en souvenir de l'heureux passage de la mer Rouge, grâce aux prières de Moïse. Le Prophète affirma alors son respect pour ce dernier. Cette fête, dit-il, sera aussi la nôtre, et il conseilla à tout musulman de souligner cet anniversaire par le jeune *(çoum)* صوم, par des largesses familiales *(tousia)* توسعة et par la pratique de l'aumône *(çadqa)* صدقة. L'Achoura apparaît ainsi historiquement comme un succédané du Youm Kipour[3] israélite, dixième jour de l'année juive, connu également sous le nom de « Grand jeûne blanc ».

Le jour de l'Achoura, on commémore aussi d'autres événements glorieux qui, d'après les musulmans, se seraient produits à ce moment de l'année, et par exemple la création de la terre, la guérison de Job, la sortie de Jonas du ventre de la baleine, la naissance et l'ascension

(1) Le plus récent travail sur l'Achoura est celui de DOUTTÉ : *La Société musulmane du Maghrib. — Magie et religion dans l'Afrique du Nord.* Alger, 1909. On lira sur l'Achoura les pages 496-540. En référence, nombreuses indications bibliographiques.

(2) Comme travaux relatifs à la Tunisie, Doutté ne cite qu'une petite notice de GAUDEFROY-DEMOMBYNES : « Coutumes religieuses du Moghreb, la fête d'Achoura à Tunis », in *Rev. des tradit. pop.*, janvier 1903, p. 11-12 et un passage d'ABRIBAT : « Quelques notes sur les règles de savoir vivre de la bonne société musulmane », *Rev. Tunisienne*, 1906 p. 311.

(3) On prononce en Tunisie Youm Kebour (le grand jour).

Digitized by Google

au ciel de Jésus, le meurtre d'Hoséin à la bataille de Kerbela, [1] etc. Si l'on admettait la réalité de ces coïncidences, l'Achoura pourrait donc tout aussi bien être adoptée par les israélites ou les chrétiens. C'est en tout cas une fête commune aux musulmans orthodoxes et aux Chiites, [2] ce qui prouve qu'elle était antérieure à la scission survenue entre les fils de Moawia, soutenus par les Syriens, et les enfants d'Ali, appuyés par les Persans.

Parmi les sectes de l'Islam, ce sont les Chiites qui célèbrent l'Achoura avec le plus d'ampleur. Cependant l'assassinat d'Hoséin par Chemr est envisagé comme une calamité non seulement par les adhérents d'Ali, mais encore par les autres musulmans. En Tunisie, beaucoup de gens, faisant abstraction des rivalités confessionnelles, s'émeuvent en pensant à la fin du petit-fils du Prophète. Il résulte de ces sentiments que si l'Achoura n'est pas ici, comme en Perse, l'occasion de cérémonies funèbres et d'une désolation générale, [3] elle n'en comporte pas moins une note de tristesse. Après la lamentable destruction de sa postérité, Fathma, fille de Mahomet et épouse d'Ali, aurait supplié Allah d'inspirer aux hommes l'idée que l'Achoura était empreinte de deuil.

Mais, en outre, l'Achoura s'offre à nous comme une fête essentiellement populaire, expansive et bruyante, qui se déroule dans les rues avec un immense concours de population désireuse de se distraire et de s'amuser par des déguisements, des scènes comiques, l'incendie de tas de branchages, etc. Par là l'Achoura s'identifie avec notre carnaval.

Ainsi, à en juger par son aspect moderne, l'Achoura renferme des éléments opposés paraissant contradictoires et donnant l'impression d'un amalgame de coutumes de provenance différente. Passant d'abord en revue ce que nous savons de l'histoire de l'Achoura en Tunisie, nous nous attacherons successivement aux particularités ci-dessus indiquées en leur consacrant les développements nécessaires et pour terminer nous signalerons à quelle explication rationnelle celles-ci se prêtent.

D'aucuns prétendent que la fête de l'Achoura ne fut instituée qu'en 335 de l'hégire (946-947 de J.-C.) par le bouïde Moez Ed Doula, souverain chiite de Perse. [4] Peut-être faut-il comprendre que ce prince a conféré l'estampille officielle à une fête qui n'en jouissait pas jus-

(1) Voir à ce sujet le livre récent de A. NOELDEKE : *Das Heiligtum al Husains zu Kerbela*, 1909.

(2) Ech Chiâïa الشيعية du verbe chaâ شيع pour شاع. accompagner, être partisan de quelqu'un. Les Chiites étaient les partisans d'Ali dans sa dispute avec Moawia.

(3) Voir, par exemple, la description de PIERRE LOTI. *Vers Ispahan*, p. 174-181.

(4) Tradition relatée dans ABRIBAT, op. cit., loc. cit.

Digitized by Google

qu'à cette époque. En Tunisie, la dynastie fatimite, qui professait la doctrine chiite, règne directement de 909 à 973 et par l'intermédiaire des Zirides de 973 à 1048. Mais dès 1016 le chiisme s'écroule. En moharrem 407 les Chiites sont massacrés dans l'Ifriqia et tout d'abord à Kairouan, où ils occupaient un quartier spécial appelé Derb El Mokalli[1] (ou Derb El Moalla). Néanmoins quelques dizaines d'années plus tard, au moment où écrit El Bekri, l'Achoura est toujours une solennité. A Monastir, se tenait lors de cette fête un *mousem* très couru,[2] c'est-à-dire une sorte de foire avec banquet ayant le caractère de sacrifice religieux. A Kairouan, la ripaille était si copieuse que durant un des jours de l'Achoura on égorgeait jusqu'à neuf cent cinquante bœufs.[3] Au XIIe siècle, le Kitab El Istibçar signale que les gens de Gafsa « célèbrent en très grande pompe l'Achoura qu'ils regardent comme l'équivalent des autres grandes fêtes ; ils distribuent à cette occasion des aumônes abondantes ainsi que des vêtements aux musulmans pauvres. [4] »

Que l'Achoura se soit ou non affirmée pour la première fois sous les Fatimites, elle survécut donc en tout cas à ceux-ci. Au XVIIe siècle, nous en lisons dans Ibn Abi Dinar El Kairouani une description que nous croyons devoir reproduire en entier :

« Parmi les journées fameuses (des habitants de Tunis) figure le dixième jour du mois de moharrem. Ils le fêtent avec éclat et consument beaucoup d'argent en mangeaille et en fruits. Il est rare de rencontrer quelqu'un qui ne sorte rien de sa bourse, fût-ce quelque chose de minime. Si l'on totalisait les débours qui ont lieu en cette occasion, on atteindrait un chiffre étonnant.

« Il en est de même du neuvième jour dudit mois. Les Tunisois ne manquent pas d'y absorber du poulet et l'aliment appelé *douida*[5] (vermicelle), similaire de la kenfa des Egyptiens, sous cette réserve que la douida est plus grosse. Au sujet de ce mets, ils ont ce dicton : « [Nourris-toi de] *el fethir* (pâte)[6] *ou ma ithir* (et de volaille). »

(1) Ibn El Athir. *Annales du Maghreb et de l'Espagne*. Traduction Fagnan. Alger 1901, p. 447-448.

(2) El Bekri : *Description de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne*, traduction de Slane, Paris, 1859, p. 88. Notons que les mousem d'Algérie ont lieu à des dates de l'année solaire. — Doutté, op. cit. p. 481.

(3) El Bekri, op. cit., p. 67.

(4) Traduction Fagnan. *Rec. de Const.*, année 1899, p. 75. Le même *Kitab El Istibçar* dit à la page 159 que les Berghouata, sectateurs de l'hérétique Salah ben Tarif, font des sacrifices le 11 moharrem.

(5) La traduction de Pellissier et de Rémusat, Paris, 1845, p. 489, écrit *diouda*, ce qui est une erreur d'impression. A la même page, note 1, les traducteurs font remarquer le dicton « El fethir ou ma ithir ». Notre version a été faite d'après le texte arabe : Ibn Abi Dinar, *Kitab el Mounes fi Akbar Ifriqia ou Tounes*, première édition, Imprimerie du Gouvernement Tunisien, Tunis, 1286, p. 289.

(6) Mot à mot : ce qui vole.

Digitized by Google

« Quoique réellement sainte, cette journée est l'objet d'une vénération exagérée de la part des Tunisois plus que de celle de tout autre peuple. Ils considèrent les dépenses à cet égard comme des contributions au bien-être de la famille. L'habitude de manger du poulet a des raisons hygiéniques, les docteurs ayant émis l'avis qu'il est opportun de s'en repaître [au moins] une fois par an, mais en abuser engendrerait la goutte. Que Dieu nous sauve de cette maladie ! Il est également d'usage de donner ce jour-là la *zekâte*. En résumé, les Tunisois ont cette fête en honneur et ils s'y livrent à des grandes largesses.

« Pavoisés et très agréables à l'œil sont les magasins où se débitent les fruits secs. Ces derniers sont achetés par chacun, selon sa fortune, de sorte qu'il n'existe guère de maison qui en soit démunie. J'ai surpris une conversation où deux individus, l'un d'Alger et l'autre de Tunis, glorifiaient leur propre pays : « Je voudrais, prononça le Tunisois, que ces boutiques [celles où sont les fruits le jour de l'Achoura] transportées nuitamment à Alger soient vues le matin en cet état par les Algérois pour retourner ensuite à leur place la nuit d'après. Je crois que vos femmes vous répudieraient pour émigrer chez nous. » Il y a là de la vantardise. Qui a assisté à cette fête attestera ce que j'ai relaté.

« C'est une des journées notoires des Tunisois. Il se vend pour des sommes incalculables d'instruments de musique et de jouets d'enfant. Tout cela décèle chez eux l'amour de la vie facile et des plaisirs. Telle a été leur coutume, et elle a duré jusqu'à présent. »

Cet extrait d'El Kairouani est encore maintenant de pleine actualité. Remarquons pourtant qu'il ne mentionne pas nombre de démonstrations extérieures qui font aujourd'hui partie intégrante de l'Achoura, tels que mascarades, coups de fusil, feux de joie, parodies satiriques, etc. Ces actes, qui dans certains cas sont susceptibles de troubler la sécurité, n'ont jamais été regardés favorablement par les autorités. En 1864, à cause de la révolte de Ben Rhadahem, on les défendit par précaution dans tout le Sahel. En 1903, le caïd Ali El Mrabeth, fit de même à Kairouan. La joie générale qui, dans cette ville, salua, en 1909, la levée de la prohibition et l'enthousiasme avec lequel les Kairouanais de toute condition s'attachèrent à la réussite des réjouissances, malgré que la situation économique fût des plus mauvaises, témoignent de la nature profondément populaire de cette fête solidement enracinée dans l'âme des indigènes. Seuls, quelques rigoristes s'abstiennent d'y participer et blâment ces exubérances comme entachées de chiisme. La presse arabe, envahie par le purisme religieux, flétrit ces pratiques, et les quelques esprits modernisés font chorus avec les autres pour réprouver ces superstitions. Mais le peuple n'a cure de ces anathèmes des lettrés, vieux conser-

Digitized by Google

valeurs ou Tunisiens plus ou moins frottés à notre civilisation. Quant à l'Administration, elle n'a pas à s'immiscer dans le débat doctrinal, et si elle agit sagement en édictant les mesures utiles pour empêcher des désordres ou des accidents, elle est dans son rôle en encourageant des amusements qui mettent en liesse, durant une semaine, la population et qui sont pour le commerce local une source de profits. Regrettons seulement qu'il n'y ait pas moyen de bloquer en un seul les deux carnavals, l'européen et l'indigène.

Théoriquement, l'Achoura ne devrait comprendre que vingt-quatre heures, d'un coucher de soleil au suivant.[1] Dans les campagnes, plus d'une fois elle passe inaperçue. En ville, on a davantage d'entrain. On révère non seulement l'Achoura mais encore le lendemain et surtout la veille, 9 moharrem (Tessoua). Lorsque l'Achoura est célébrée avec ardeur, elle englobe d'aventure toute une semaine, comme à Kairouan en 1909. Pour fixer les idées par un exemple concret, voici comment se sont déroulées alors les principales manifestations de l'Achoura, qui, commencée au maghreb du samedi 30 janvier, ne se termina qu'à la nuit du samedi 6 février.

Samedi soir à dimanche soir : Nuit et jour de Tessoua. Préparation de nourriture spéciale.

Dimanche soir à lundi soir : Nuit et jour d'Achoura. Repas de poulet et vermicelle. Début des visites aux morts. Edification d'un premier tas de branchages.

Lundi soir à mardi soir : On brûle, le lundi après le maghreb, à Houmt-el-Bey, un feu de joie. Fantasia.

Mardi soir à mercredi soir : Le mercredi, les cimetières sont vides. Achats de poudre. Premières facéties carnavalesques.

Mercredi soir à jeudi soir : Mascarades diverses. Construction de plusieurs falots en broussailles.

Jeudi soir à vendredi soir : Le jeudi, à la tombée de la nuit, feux de joie dans les quartiers de Houmt-Djama et Gueblïa. Dans la journée du vendredi, mêmes divertissements que ci-dessus.

Vendredi soir à samedi soir : Le vendredi soir, feu de joie du quartier Chorfa. Le samedi, dernier cortège.

Samedi soir : Feu de joie du quartier Djeblïa. Clôture de la fête.

Reprenons maintenant les éléments de l'Achoura dans l'ordre où

(1) Rappelons que les journées arabes commencent, non pas à minuit, comme les nôtres, mais au maghreb qui précède. Une journée comprend donc d'abord la nuit, puis le jour. Aussi le mot *lila* (nuit), placé devant le nom d'un jour de la semaine, correspond-il souvent, en somme, à notre vocable « veille ». *Lilet et tnine*, dont la traduction littérale est « nuit du lundi », ne se rapporte pas, comme on pourrait le croire, à la nuit qui va du lundi au mardi, mais bien à celle qui s'étend entre le dimanche et le lundi. *Lilet et Tessoua* (nuit de la neuvième journée) est celle qui court du huitième au neuvième jour.

Digitized by Google

nous les avons énoncés antérieurement et examinons d'abord comment sont suivis les conseils du Prophète, lesquels n'ont d'ailleurs pas un caractère impératif.

En ce qui concerne le jeûne, qui se pratique comme celui de ramadhan, c'est-à-dire de l'aube au crépuscule, voici quelques hadits particuliers :

« Le jeûne pendant le jour de l'Achoura vaut expiation des péchés de l'année qui précède » et d'après une variante « de l'année qui suit. »

« Le jeûne le plus méritoire après celui de ramadhan est celui du mois de Dieu, moharrem. Dieu y pardonna aux uns et y pardonnera de même aux autres.»

« Le jeûne pendant un jour de moharrem équivaut à un jeûne de trente jours » et d'après une autre version « à trente bonnes œuvres »,[1] etc.

En général, les Bédouins ne jeûnent pas du tout à l'Achoura, mais dans les villes les citadins se plient davantage à la recommandation de Mahomet. A Kairouan, environ 70 % des habitants jeûnent le jour même de l'Achoura, la moitié peut-être le jour de l'Achoura et la veille, 20 % pendant toute la première dizaine de moharrem.[2]

En même temps que le jeûne, le Prophète avait conseillé l'aumône aux fidèles. Mais à côté de la çadqa, qui est laissée à la discrétion de chacun, la religion prescrit la zekate (purification), sorte de taxe sur le revenu par laquelle le musulman doit abandonner de 2 à 10 % de ses bénéfices, selon les matières, afin de mériter devant Dieu de conserver le reste. La zekate était devenue un impôt d'Etat en bien des pays. En Tunisie elle a eu comme fils l'achour (dîme) des céréales. Mais en ce qui regarde les profits du commerce ou des locations d'immeubles non touchés au siècle dernier par le gouvernement, le fidèle était tenu moralement d'en distraire une part pour les pauvres. Ces générosités se faisaient naturellement après que le riche eût établi ses comptes d'année et, par suite, il était amené à effectuer ses largesses lors de l'Achoura. Çadqa et zekate se confondaient ainsi, et c'est par exemple ce second terme qu'emploie, à propos de l'Achoura, Ibn Abi Dinar El Kairouani dans le passage que nous avons cité précédemment.

Çadqa ou zekate n'ont plus une place de premier ordre dans les mœurs. Cependant les grandes familles ont encore à cœur de soula-

(1) D'après le *Kachf el Ghoumma*, d'Abdelouahab ech Chârani.

(2) Notons d'ailleurs à cet égard que divers musulmans jeûnent également tout rjeb et tout chabane et qu'au cours de ces deux mois bien des gens jeûnent durant trois périodes de trois jours placées au début, au milieu et à la fin. Ces jeûnes préparent celui de ramadhan. Egalement dans le mois de chaoual qui suit ramadhan, il est bon, en guise de couronnement, de jeûner durant une période de six jours.

Digitized by Google

ger des infortunes le jour de l'Achoura, et elles procèdent à des distributions de pain, de dattes ou même d'argent pouvant atteindre une portion assez forte de leurs gains annuels. Des gens moins aisés donnent aussi, mais en moindre proportion. Les mendiants vont de maison en maison. Pour demander, ceux-ci prononcent : *âccher alïia nsib,* c'est-à-dire « gratifie-moi de quelque chose ». Dans cette phrase le verbe *acchara* qui signifie « faire l'aumône du dizième » n'a plus que le sens pur et simple de « faire l'aumône ». Acception qui témoigne du changement qu'ont subi les habitudes à cet égard. Une autre manière pour les riches de se montrer libéraux ce jour-là consiste à payer les frais de la circoncision d'enfants pauvres ou orphelins.

La recommandation de Mahomet engageant le croyant à être large envers sa famille trouve beaucoup plus d'observateurs que l'aumône. Chacun se livre à la bonne chère et s'efforce de régaler et d'amuser ses enfants. Dans les villes, on les conduit à la promenade revêtus de leurs plus beaux atours et on les gratifie de jouets divers. Comme au temps d'Ibn Abi Dinar el Kairouani, on leur prodigue les menus cadeaux et on leur achète *el fakïa,* c'est-à-dire des fruits secs (pois chiche, raisin de Corinthe, amande, noix, etc.) avec lesquels on confectionne aussi des gâteaux. Un bon père de famille dote ce jour-là d'habits neufs ses femmes et souvent on profite de l'Achoura pour renouveler soit sa garde-robe soit tel ou tel des ustensiles ou meubles de la maison.

Dans les campagnes, la fête de l'Achoura consiste essentiellement à s'empiffrer de viandes. Dans les villes nous relevons à ce sujet quelques particularités. A Kairouan, par exemple, la veille de l'Achoura, c'est-à-dire le jour du *tessoua* on tue des volailles, coqs ou poules, et on prépare la *marga bidha* (sauce blanche) à manger avec le *bézine.* Quand le soleil est tombé et que l'on est entré dans la nuit de l'Achoura, l'usage veut qu'on ne dîne qu'avec du poulet, à l'exclusion de toute autre viande.

On ne doit pas nos plus avaler de pain, mais seulement des mets sans levain : vermicelle, riz, couscous. Le vermicelle (douida) est le plus employé. Je ne sais ce qui a valu aux gallinacés l'honneur périlleux de constituer depuis des siècles le plat de résistance du repas de l'Achoura. Quelques indigènes m'ont raconté que c'était en mémoire du bouillon de poule qu'on aurait servi aux blessés de Kerbela. J'ai aussi entendu ce dicton :

*Nahr tessouâ ed djej* Le neuvième jour [on mange] les poules
*Ou nar achoura en nâj.* Et le jour de l'Achoura les brebis.

Les Bédouins ne font pas tant de manières. Quand ils festoyent le soir de l'Achoura, toute viande leur est bonne : bœuf, mouton ou poule.

Inversement, certaines des premières familles de Kairouan (les

Digitized by Google

Adhoum, les Chabbi, les Alouini) ne touchent pas à la chair de poulet pendant tout le mois de moharrem. Abstention qu'elles justifient par la légende du *dahaliz Mâali* (la cave de Mâali). Mâali était père de sept garçons. Le jour de Tessoua il égorgea un coq, mais celui-ci, quoique blessé à mort, réussit à se sauver et se jeta dans la cave. Un des fils de Mâali descendit dans le souterrain pour saisir le volatile, mais ne revint plus à la lumière. Un second subit le même sort et ainsi de suite. L'un après l'autre, les sept enfants partis à la reche du coq disparurent à jamais. La famille Mâali est éteinte, mais celles qui eurent avec ses membres une parenté par alliance préfèrent ne pas risquer pareille catastrophe.

Alors que les membres djeridiens de la tribu maraboutique des Chabbïa ne se distinguent par rien de particulier en ce qui regarde la nourriture, ceux en très petit nombre restés à Kairouan après la débâcle de la confédération des Chabbïa au XVIe siècle présentent ceci de spécial que durant le mois de moharrem, appelé souvent mois de l'Achoura, ils ne tuent aucun animal et répugnent à la vue du sang versé. En outre, le jour même de l'Achoura ils n'achètent pas de viande. Si un ami les gratifie d'un morceau, ils acceptent, mais si on leur demande de payer, ils refusent et se retirent. Ces Chabbïa estiment que s'ils sacrifiaient un animal durant l'Achoura ou s'ils étaient pour quelque chose dans son occision, cela aurait pour conséquence la mort de l'un d'eux. Nous touchons ici à un élément nouveau, à savoir la croyance que les actes accomplis au cours de l'Achoura sont susceptibles d'influer en mal ou en bien sur l'avenir.

Dans l'intention de s'attirer la faveur d'Allah, les bédouines ingurgitent la nuit de l'Achoura un certain nombre d'œufs (l'œuf et le poulet semblent en l'espèce doués de qualités subtiles). La même nuit, celles qui possèdent des bijoux ou des effets précieux les pendent à la fenêtre de la maison ou à celui des montants de la tente qui est le plus près de l'extérieur. Ces femmes sont convaincues qu'elles s'assurent de cette manière la bénédiction céleste jusqu'à la prochaine Achoura et que notamment elles ne perdront pas les objets exposés de cette façon. Habitude qui procède soit d'une idée d'offrande destinée à rendre propice la divinité, soit de la pensée qu'il faut se montrer sous de belles apparences pour influencer la destinée dans un sens favorable.

Au Kef, il n'est guère de maison qui ne retentisse à l'Achoura de la rumeur infernale d'un tambour [1] fabriqué à cette intention avec la peau du mouton sacrifié lors de l'Aïd el Kébir antérieure. Les femmes et les enfants s'astreignent à taper sur cet instrument au moins une

(1) Chez les Rahamna, au nord de Marrakech, on joue aussi de la *taarija* (tambour de basque). Doutté, op. cit., p. 509.

Digitized by Google

demi-heure. Faute de quoi ils risqueraient, prétend-on, d'attraper des maladies aux mains ou aux bras, éventualité qu'on n'a pas à redouter pour toute l'année si on a accompli l'exercice en question dont le bruit met en fuite les esprits malins.[1] Un peu partout en Tunisie, parmi les jouets que l'on donne aux enfants le jour de l'Achoura, figurent en première ligne les crécelles et les tambours, et la rue retentit des détonations de nombreux pétards.

A Sousse[2] hommes et femmes se mettent aux yeux du kohol et les jeunes filles se fardent. On croit que le kohol employé le jour de l'Achoura préserve des maladies d'yeux au cours de toute l'année. Inversement, on ne doit pas coudre ni à la Tessoua ni à l'Achoura, car on contracterait des maladies aux doigts.

A Zeriba, village du djebel Serdj, on se baigne la nuit de l'Achoura afin de se purifier. Les villageois disent que cette nuit là leur source communique avec le puits de Zemzem de La Mecque. Même croyance à Sousse pour les puits de la localité. Aussi les bains maures regorgent-ils de clients. Ailleurs, en Tunisie cette manifestation se produit à propos d'une autre fête, celle de l'Aoussou.

Le jour de l'Achoura, les Chabbïa du Djerid[3] pratiquent à l'occasion le *Bou Harous,* maléfice que l'on pose dans ou devant la maison de son ennemi. Il consiste en un petit bout de chiffon, un brin de laine ou un simple fil que le jeteur de sort ôte de son propre vêtement et enroule sur un petit morceau de bois.

Au Kef, le mois de l'Achoura est plutôt considéré comme funeste. Aucun mariage, aucune circoncision ne sont célébrés à ce moment. Les femmes cessent de s'appliquer du henné et ne doivent pas pousser de you you de joie. Les hommes ne se font ni raser ni couper les cheveux. Quand l'épouse accouche en moharrem, le mari est médiocrement content. De même, si un animal domestique met bas.[4] Moharrem, mois sacré, est ainsi regardé comme un mois néfaste au sens religieux de ce dernier adjectif. Cette croyance n'est pas aussi vive à Kairouan. Notamment, le soir même de l'Achoura de 1909, une noce eut lieu à brève distance du Contrôle civil, avec chants et musique. C'était en effet un dimanche, et la coutume locale veut que les mariages s'effectuent invariablement le dimanche soir ou le jeudi soir. Néanmoins, pas mal d'habitants de la ville n'échappent pas à l'impression que moharrem est un mois d'allure ambiguë, et l'on préfère que les naissances se produisent avant ou après.

(1) Je dois ce renseignement, ainsi que les autres concernant Le Kef, à Si Larbi bel Hadj, interprète au Contrôle civil de cette localité.

(2) Les renseignements spéciaux à la région de Sousse m'ont été fournis par M. Digoy, contrôleur civil suppléant en cette ville.

(3) Les informations si nombreuses relatives au Djerid m'ont été communiquées par M. Penet, chef de l'annexe de Tozeur.

(4) Des constatations analogues ont été faites à Marrakech. (Doutté, op. cit., p. 508-509.)

Digitized by Google

D'aucuns prétendent que le mois en question revêt ce caractère parce qu'il a été jadis marqué par la mort d'Hoséin et de son frère Hassen. En tant que jour de deuil, se rapportant ou non au décès des fils de Fathma, l'Achoura se signale en tout cas à notre attention par la visite des tombes qui s'opère dans presque toutes les villes de Tunisie et qui est quasi exclusivement pratiquée par les femmes.

A Kairouan, lors de l'Achoura, beaucoup de familles se rendent aux cimetières le soir de la fête, et rien n'est plus pittoresque que d'apercevoir dans la pénombre ces gens défilant par petits groupes à la lueur tremblante de lanternes. Arrivé à l'endroit où repose la dépouille des êtres chéris qu'on a perdus, on s'arrête et parfois on reste tout ou partie de la nuit. Cette promenade nocturne a moins de sectateurs depuis une algarade provoquée par des bédouins qui, profitant de l'obscurité, assaillirent plusieurs personnes pour les voler.

En 1909, on commença à dresser de petites tentes dans les cimetières le dimanche après-midi. Le soir, entre la prière du maghreb et celle de l'acha, s'exécuta la visite ci-dessus décrite, qui ne se prolongea pas très tard, soit par peur d'attaques dans le genre de celle dont nous venons de parler, soit à cause du froid. Accroupies près des tombes de ceux qui avaient été enterrés dans l'année, les femmes y allumèrent une ou plusieurs bougies, selon leur fortune, en brûlant de l'encens dans des fourneaux en terre cuite. Les bougies étaient protégées du vent par trois briques placées en forme de pyramide, et ces mulliples lumières brillant dans l'obscurité au ras du sol rappelaient les feux follets dans lesquels des superstitions populaires d'Europe veulent voir les âmes des trépassés. Le lundi dans la journée ce fut un va-et-vient ininterrompu de femmes dont certaines, celles qui pouvaient s'abriter sous des tentes, demeurèrent là plusieurs heures. Le mardi les visites n'étaient pas encore toutes terminées. Cette sorte de pèlerinage pieux n'est d'ailleurs pas spécial à l'Achoura. On l'observe également lors de l'Aïd Es Seghir et de l'Aïd El Kebir.

Fête des pauvres, fête des enfants, l'Achoura est donc en même temps la fête des morts. Mais son caractère le plus apparent et le plus populaire est d'être une cérémonie carnavalesque. Celle-ci comprend essentiellement deux éléments : *la forja* [1] (spectacle, mascarade) et le feu de joie.

Voici par exemple comment s'exécute la forja au Kef. A la chute du jour, les principaux quartiers et surtout celui habité par les gens du Souf s'animent d'indigènes en train de s'affubler d'oripeaux divers. Ici, ce sont des hommes déguisés en bédouines brillantes d'anneaux,

(1) La mascarade marocaine porte aussi ce nom. DOUTTÉ, op. cit., p. 508.

Digitized by Google

de chaînettes et de bracelets. Là, il en est de vêtus à l'européenne, avec des effets hors d'usage, la face et les mains noircies à la poussière de charbon. D'aucuns grimacent sous un masque de fantaisie ou bien lissent une barbe en flocons de laine blanche. Les uns ornent fièrement leur cou d'un chapelet en pommes de terre, les autres campent sur leur tête un petit balai à la façon d'une aigrette ou d'un bouquet. Plusieurs fixent à leur ceinture un simili yatagan.

Une fois au complet la troupe bigarrée se réunit en cortège et circule dans la ville. Un joueur de *raïta* (flûte) et un timbalier tapant sur un *bendir* (tambour) servent de hérauts. A tout seigneur, tout honneur. La bande en gaîté va d'abord chez Sidi Kaddour, chef vénéré de la plus grande zaouia qadria de Tunisie, et devant lui chaque groupe joue à son tour, heureux lorsque le marabout daigne s'intéresser à ses drôleries. Puis les acteurs bénévoles se dispersent à travers les rues, stationnant près des maisons des notables, aux cafés maures, dans les carrefours. Les curieux par douzaines, enfants, adultes, voire gens mûrs et graves, les suivent. Durant les haltes, les badauds accourent et prennent plaisir aux scènes suivantes :

Au son frénétique des instruments, trois compagnons se livrent à une danse du ventre échevelée. L'un d'eux, grand gaillard, couvert d'une défroque européenne, conduit par un turban déroulé une masse allongée qualifiée de lion. Deux individus, le buste courbé en avant, se déplaçant l'un derrière l'autre, le second appuyant les bras sur les flancs du premier, couple sur lequel est jetée une étoffe jaunâtre semée de taches plus sombres, voilà le lion. Le dompteur manie un bâton pour effrayer et réduire la prétendue bête féroce qui rugit en soufflant dans une gargoulette sans fond et fait mine de s'élancer sur le public. Le maître voulant faire exécuter au fauve un exercice qui lui déplaît, l'animal rechigne. Sa résistance lui vaut un coup de matraque qui l'étend raide sur le pavé. Effaré, l'auteur de l'accident se répand en lamentations et prononce en sabir « morto, morto », pour dire que son redoutable pensionnaire est mort. Il supplie ses amis de l'aider. Le plus petit des deux, interrompant sa danse, s'approche du lion gisant sur le sol et le tâte avec une mimique appropriée. La bête se laisse palper, mais quand elle sent le pseudo vétérinaire à sa portée elle bondit soudain, et, le jetant sous elle, elle s'apprête à le déchirer. Stupeur générale. Et dompteur de se plaindre et l'autre compère de pleurer et tous deux d'invoquer du secours. En vain. Leur appel pathétique n'éveille aucun écho. Les assistants se taisent et se reculent, craignant de subir le même sort. Alors les survivants se concertent, et ce, toujours en s'agitant grotesquement aux airs bizarres de leur musique. Une idée heureuse jaillit enfin de leur cerveau. Allumant un pétard, le dompteur le lance sur le fauve, qui pirouette à la détonation et, s'écartant de la victime, s'abat et expire à côté d'elle.

Digitized by Google

Mais celle-ci respire-t-elle encore? Incertitude poignante. Les deux compagnons se précipitent et relèvent leur camarade. Anxieux, ils lui demandent s'il est réellement « morto ». Le bouffon se ranime. Gloire à Dieu! il est sain et sauf... Quand les pétards font défaut, le lion est mis à la raison par deux escrimeurs armés de sabres, ou bien encore on l'occit d'un coup de fusil à blanc. La scène se clôt par des embrassades folles qui manquent d'être plus dangereuses que l'étreinte du fauve et par une sauterie forcenée agrémentée de singeries de toute espèce.

L'ours et son montreur est une variante du même thème. Le plantigrade est représenté par un indigène à quatre pattes sur l'échine duquel est appliquée une couverture grisâtre. Des bolrhas (savates) accolées à droite et à gauche de la tête font fonction d'oreilles. A un signe de son professeur, l'animal se redresse sur les articulations de derrière et, au rythme du bendir, il imite habilement le balancement et les grognements d'un ours véritable. Le barnum lui confie alors le tambour entre les pattes de devant et lui ordonne de quêter. L'individu qui remplit le rôle de l'ours reproduit ensuite la voix de maint quadrupède : il miaule comme un chat, mugit, hennit, braie, etc.

Voici maintenant le chameau de gala : une cage en forme du dos de l'animal, drapée à vives couleurs, est soutenue par deux hommes debout à l'intérieur et dont les jambes seules sont visibles. En avant, un crâne de chameau est tendu au bout d'un bâton par le premier des deux machinistes improvisés qui, au moyen d'une corde, manœuvre la mâchoire inférieure. S'ouvrant et se redressant ainsi alternativement, la gueule réussit de temps en temps à mordre quelque imprudent, ou tout au moins à happer une chéchia ou un turban.

Non moins digne de développement est la comédie du jugement de la femme adultère. Une belle bédouine, qui n'est qu'un jeune homme travesti, s'offre aux yeux avec son mari costumé en Européen. Le couple s'abandonne à diverses simagrées. Sur ces entrefaites, arrive un éphèbe, richement paré d'un haïk en soie, qui décoche des œillades à la paysanne. Flattée, celle-ci exprime par signes qu'elle n'est pas insensible à cette cour muette, et elle guette la minute propice pour échapper à son mari. Ce dernier est tellement absorbé par la danse qu'il ne s'aperçoit pas de la fuite de son épouse. Soudain, raïta et bendir se taisent. Comme un automate suspend brusquement son mouvement quand cesse l'afflux de force motrice, le baladin s'arrête. Regardant alors autour de lui il ne voit plus sa femme. Il se désole et tâche de se renseigner auprès des spectateurs qui se moquent de lui ou font la sourde oreille. Finalement, il découvre sa bien-aimée et le ravisseur. Il les cite alors devant le cadhi dans l'espoir d'obtenir la punition des coupables. Le juge siège dans la rue, assis en guise de chaise sur les reins d'un homme ployé à cet effet. Cassé par l'âge,

Digitized by Google

il est en proie à des infirmités. Notamment, il n'entend clairement que lorsqu'on lui parle par derrière. A cause de la surdité du cheikh cadhi, le procès se traîne en interrogations et réponses burlesques. La sentence n'est pas moins étrange, puisqu'elle condamne le mari trompé et renvoie absous la femme et son amant. Acquittement qui s'explique ainsi : « Durant les débats, la bédouine, constatant que la robe du juge, mal ajustée, laissait un peu son corps à nu, lui avait, par geste, indiqué de remédier à cet inconvénient qui choquait sa pudeur. Mais le cadhi, interprétant à sa façon le manège, avait compris que l'épouse adultère lui promettait une bourse s'il décidait en sa faveur.

Parfois, devant le joyeux cortège, marchent deux hommes plus ou moins risiblement attifés, et dont l'un pose pour le vieillard (barbe blanche et moustaches blanches), tandis que l'autre est habillé en femme de la campagne. C'est le *Chaïb Achoura* (le vieux de l'Achoura) et son épouse *El Arbïa* (la Bédouine). Le Chaïb Achoura et sa moitié se rencontrent également ailleurs et, par exemple, à Feriana. Parmi les tribus du centre, ils sont respectivement connus sous les noms de Bou Rhodouane et de Zbiba. Quand les Bédouins font la forja, elle se réduit la plupart du temps à ces deux personnages, qui semblent en conséquence avoir dans l'âme populaire des racines plus fortes et peut-être plus anciennes que les autres figures.

Le Chaïb Achoura et sa femme, la mort du lion, le jugement du cadhi, tels sont dans toute la Régence les numéros essentiels du programme de la forja.[1] Le premier est spécial à l'Achoura, les deux autres sont développés parfois en d'autres circonstances.

Dans les cantons de Tunisie dont le lion hanta jadis les forêts, on avait coutume de donner des pantomines relatives à ce carnassier, fût-ce en dehors de toute fête, pour égayer les hôtes de passage. Le *Sid Achoura* (lion de l'Achoura) est alors nommé *Sid Hasira* (le lion à la natte), d'après la natte jaunâtre d'alfa qui simule la peau de l'animal.

Un soir d'Achoura, j'ai assisté à La Kessera à la représentation d'une scène ultra réaliste qui pourrait s'intituler « les amours du lion ». Sur une sorte de place à peine éclairée par la lumière fumeuse de torches en diss beaucoup de Kesseraouia étaient assemblés comme dans l'attente de quelqu'un. Soudain, une clameur résonne : « *Es Sid, Es Sid!* » et nous vîmes en effet déboucher lentement dans la pénombre une

(1) DOUTTÉ (op. cit, p. 508) indique qu'à Marrakech des entrepreneurs de spectacles publics dressent pour la circonstance des grandes roues en bois comportant divers compartiments où se placent des amateurs qui, selon les mouvements de la roue, montent et descendent dans l'air en tournant avec elle. Ces roues (*naoura*) fonctionnent en Tunisie lors des deux aïd, mais non au moment de l'Achoura. — Les visites aux parents et amis, les promenades en voiture, les visites à la mosquée sont également le fait des deux aïd et n'ont guère lieu à l'Achoura.

Digitized by Google

forme massive qui ressemblait à s'y méprendre à un lion. Elle s'avançait par une série de déhanchements et de bonds successifs, cherchant à saisir ceux qui l'approchaient et la harcelaient en la criblant de quolibets. Enfin, elle réussit à appréhender un indigène qu'un camarade avait poussé dans la griffe de la bête. L'individu tomba et en un instant le lion fut sur lui. L'animal exécuta alors à plusieurs reprises un simulacre sur lequel on nous dispensera d'insister, et le même amusement se répéta plus d'une fois à la grande joie de l'assistance. Nous nous avançâmes. Le fameux lion n'était autre chose que deux hommes qui se tenaient courbés comme dans le jeu de saute mouton mais qui étaient alignés l'un derrière l'autre, celui de devant tenant un gros tamis qui simulait le mufle du fauve, et le second appuyant ses mains sur les hanches de son compagnon afin de mieux lier sa marche à la sienne. Sur le dos de tous deux une natte jaunâtre était jetée. De près, ces détails se distinguaient assez bien, mais à quelque distance l'illusion était entière. Qu'on se reporte maintenant par la pensée à l'époque où ce félin n'était pas rare dans le district forestier environnant, et l'on comprendra combien la brusque apparition du faux lion devait être émouvante jadis pour tous ceux qui n'étaient pas au courant de la supercherie.

Depuis la disparition de ce carnassier les spectacles de ce genre ont perdu beaucoup de leur vitalité. Ils ne sont plus usités chez les Chaquetma (Majeur) ni chez les Ouled-Bou-Rhanem (caïdat de Tajerouine) où ils étaient autrefois en honneur.

Quant aux farces dans lesquelles le cadhi est tourné en ridicule, les gens du Djerid y excellent et ne se privent pas de les exécuter même en dehors de l'Achoura. Souvent, c'est tout le tribunal du Chara qui est sur la sellette et les dissensions qui existent plus d'une fois entre ses membres fournissent aux acteurs l'occasion de plus d'une repartie spirituelle. Une petite comédie de cette espèce jouée il y a environ un lustre, je ne me souviens plus si à Hammam-Lif ou bien à Sidi-Bou-Saïd, et où l'on satirisait le Cheikh El Islam de Tunis et le Cadhi Malékite causa un gros esclandre à Tunis et attira sur les participants les rigueurs du bras séculier, excité à sévir par la presse de la capitale.[1]

Le Djerid se signale encore par des scènes spéciales qui, sans être absolument propres à l'Achoura, y constituent, comme en janvier 1910, un ensemble des plus pittoresques.

Voici, par exemple, à Tozeur, la parodie d'une danse propre, paraît-il, aux Ouled-Ben-Harzallah de Biskra. Les danseurs représentant ces Ouled-Ben-Harzallah ont sur leurs habits ordinaires un petit

(1) A la cour du Sultan détrôné du Maroc, Abd El Aziz, on laissait les acteurs improvisés jouir de la plus grande liberté et tourner en ridicule les ministres eux-mêmes. DOUTTÉ, op. cit., p. 507.

Digitized by Google

burnous, dit *maater,* et ils sont armés d'un vieux fusil à un coup. Ils marchent les uns derrière les autres au rythme de deux tambourins. Ils exécutent un pas sauté comme dans notre pas de quatre et un pas marché. Leur file dessine une circonférence complète. Après quelques tours de cette ronde, ils se divisent en deux sofs, comme à la quatrième figure des lanciers. Les deux lignes se font vis-à-vis et chacune avance et recule alternativement de façon à ce que l'avancé d'un sof corresponde à la retraite de l'autre. De temps en temps on a un chassé-croisé et les deux camps, se traversant, se prennent respectivement leur place. Pendant toutes ces évolutions s'échangent les couplets d'une chanson lubrique. Pour terminer, les faux Ouled-Ben-Harzallah s'assoient en cercle et l'un d'eux, appuyé sur son fusil, réclame une certaine Zohra qui serait la femme commune de la tribu. On ne la trouve pas. Les compagnons coupent de saillies le discours de l'orateur. Ils racontent qu'ils ont passé la femme au voisin, etc. Tout cet épisode serait assez récent, et l'idée en aurait été inspirée, il y a une trentaine d'années, par des gens ayant vécu à Biskra.

Voici aussi la fantasia grotesque. Des piétons s'affublent d'un espèce de mannequin en roseau couvert d'une étoffe sombre et simulant un cheval. Ainsi déguisés, ils évoquent ces gendarmes de cirque qui de loin ont l'air d'être campés sur des montures, alors qu'en réalité ils se sont fixé aux hanches un pseudo cheval en carton.

Autre farce : Des bonshommes au chef surmonté d'un haut capuchon bourré de linge ou de chiffons et ayant en main un petit canoun à parfum, exécutent une promenade au son du tamtam autour d'un tsabout, catafalque grossièrement imité et de demi grandeur. Par intervalles, ils jettent dans leur canoun un peu de poudre ou de soufre qu'ils feignent de ramasser par terre sans s'arrêter. Avec leur espèce de tiare ils ont une allure quelque peu diabolique. Peut-être y a-t-il là une parodie d'une scène d'incantation ou de sorcellerie.

Les enfants ont des jeux à eux. D'aucuns font les *Ben Nemiri* (de *nemra* panthère). Nus jusqu'à mi-taille et enduits de plâtre ou de farine, ils se livrent à plus d'une singerie. Leurs bonds et leurs contorsions expliquent leur nom. Souvent l'un d'eux imite la panthère apprivoisée. Il y a alors un barnum et l'on assiste à des développements analogues à ceux décrits précédemment à propos du lion et du dompteur. Un autre divertissement est la *douda* (le ver). Un gamin s'attife avec deux burnous qui l'enveloppent de telle manière qu'une fois l'enfant étendu sur le sol on ne peut plus distinguer quel est le côté de la tête et le côté des pieds. L'espiègle en profite pour improviser mille incongruités.

Les femmes ne veulent pas être de reste avec leurs époux et leurs fils et elles s'amusent sans guère plus de délicatesse. C'est ainsi qu'elles s'assemblent autour d'une d'entre elles qui est censée en

Digitized by Google

train d'accoucher. Gonflée en apparence, grâce à une peau de bouc appliquée sur le ventre, elle pousse des cris à fendre l'âme. Les matrones l'entourent en chantant. Le travail est long et pénible. Dans les périodes de calme, c'est à qui dans l'assistance se répandra en réflexions saugrenues. On s'assied sur la patiente, qui répond aux brocards tout en gémissant. Finalement celle-ci met au monde soit un coq, soit un petit chien, soit un jeune matou ou un chevreau. On examine le nouveau-né. C'est un mâle. Délire de joie, youyous, tam-tam, etc.

A Nefta, mêmes réjouissances à peu près qu'à Tozeur. A noter pourtant deux particularités : le *Rhouli* (1) et le *Dezz Bgar*. (2) Le Rhouli est une manière d'ogre coiffé d'un immense turban, paré d'une barbe majestueuse et muni d'un énorme bâton. C'est toujours le même individu qui se costume en Rhouli à Nefta. Il ne se déguise d'ailleurs que le jour de l'Achoura. Quand il mourra son fils continuera la tradition. Son rôle consiste à aller glaner des sous de maison en maison. Il effraie les enfants et cette peur salutaire est exploitée par les mères de famille qui ne manquent jamais d'introduire ce Croquemitaine. Le *Dezz Bgar* est un bonhomme ceinturé de bidons à pétrole hors d'usage, et ce afin de simuler grossièrement (très grossièrement) un bovin. Les polissons qui sortent de l'école poursuivent le Dezz Bgar en tapant à qui mieux mieux sur les caisses de tôle, ce qui déchaîne un vacarme assourdissant.

A Tamerza, les mascarades achouriennes sont également très en honneur. Quand l'année est bonne, elles remplissent les deux premières décades de moharrem. Signalons-y la *Chebba*, soi-disant jeune fille, qui se livre à de nombreux entrechats.

Outre la forja, avons-nous dit, l'Achoura est marquée par le feu de joie qui à Kairouan s'affirme comme la manifestation principale de la fête. Il porte en Tunisie et dans la zone algérienne voisine des noms divers : *hajija* هجيجة (3) à Kairouan ; *lholiba* لهليبة à Tunis ; *lahabina* لهبينة à Nabeul ; *ferchacha* pour *ferkaka* en Kabylie ; *samour* سامور à Constantine. Chez les Bédouins de la Régence, le falot s'appelle samour quand il est de dimensions médiocres et *aouf* عوني quand il est grand. Dans les campagnes, le aouf est, avec un repas de viande, la manière quasi unique dont on solennise l'Achoura.

(1) Rhoul veut dire ogre.

(2) Dezz Bgar paraît à première vue se traduire par « il a poussé les bovins ». Mais dans l'arabe vulgaire de Tunisie le mot *dezza* signifie « manière d'être, conduite ». Dezz Bgar semble donc plutôt vouloir dire « [celui qui] a l'air d'une vache ».

(3) Ce mot et plusieurs des suivants ne figurent pas dans les dictionnaires. On trouve simplement *hajij* هجيج « ardeur du feu » ; *lahib* لهيب « intensité du feu », d'où serait venu lhohib par déformation populaire et *lahabina*.

Digitized by Google

A Kairouan, la hajija est construite avec du qtaf, polygonée halophile qui foisonne dans la steppe plus ou moins salée qui environne la ville. Ce qtaf est même parfois saupoudré de sel qui crépite à la flamme. Les hajijas s'édifient par quartier. En 1907, on n'en fabriqua que deux, de hauteur médiocre, l'une dans le quartier Djeblia, l'autre dans le quartier Chorfa. En 1909, en revanche, les quatre quartiers de Houmt-Djama, Gueblia, Djeblia et Chorfa luttèrent à qui aurait le plus beau falot. La famille El Aouani, qui passe pour descendre du Prophète, donna l'exemple en allumant dans l'ancien quartier d'Houmt-el-Bey (englobé maintenant dans Chorfa) le premier feu de joie de l'Achoura.

Vu la quantité de qtaf nécessaire pour une hajija respectable, c'est là une entreprise qu'il convient de préparer d'avance. En 1909, sûrs des dispositions favorables des autorités, dès le début de moharrem, les enfants de Kairouan avaient commencé des quêtes afin de recueillir l'argent indispensable. Par groupes ils entouraient les passants en criant : « *Mta achoura* » (pour l'achoura) et en remerciant les donateurs par la phrase « *iammer darou* » (que Dieu rende sa famille prospère). Ils entraient également dans les demeures indigènes où les femmes leur remettaient blé ou orge, couscous ou menue monnaie. Drapé dans un burnous dont le capuchon est dressé au-dessus de la tête au moyen d'un bâton, l'un des gamins dont la stature est grandie ainsi par cet artifice guide la bande joyeuse. Soudain, il s'abat à terre, faisant le mort, et ne ressuscite que lorsqu'on le gratifie d'une offrande. La troupe s'en va alors en exprimant son contentement en ces termes :

| | |
|---|---|
| *Hadi dar Bou Bchir...* (1) | C'est la maison de celui qui donne la bonne nouvelle. |
| *Fiha el guemha ou ech chaïr.* | Elle contient du blé et de l'orge. |

Si elle n'a rien obtenu, la horde sort en vociférant :

| | |
|---|---|
| *Hadi dar Bou Rourou...* (1) | C'est la maison de Bou Rourou. |
| *Thaha tkasser zobourou...* | Il est tombé, et le membre de sa femme s'est cassé. |

Les fonds réunis de cette manière servent à solder les dépenses

(1) Bou Bchir, Bou Rourou, noms par lesquels on désigne les propriétaires de la maison. Bou Bchir a une étymologie facile. Bou Rourou n'offre pas de sens à première vue, mais doit avoir une signification péjorative.

Il convient de rapprocher ces pratiques de ce qui a été observé à Tlemcen à propos de tournées analogues effectuées par des gamins de la ville, lors de la fête d'Iennar, jour de l'an de l'année julienne. Dans les deux cas le chef de la bande (qui à Tlemcen porte le nom de Boubennani), se couche par terre jusqu'à ce qu'on lui ait remis quelque chose. Dans les deux cas on loue ou on insulte le maître et la maîtresse de la maison par une petite chanson en prose rimée. Voir pour Tlemcen à ce sujet DESTAING : « L'Ennayer chez les Beni-Snous » (*Revue Africaine*, 1905, p. 65-66).

Digitized by Google

qu'entrainent l'arrachage du qtaf et son transport à Kairouan. Quand reviennent de la campagne bêtes de somme ou charrettes avec le précieux combustible, les enfants du quartier s'empressent à leur rencontre avec des tambours, des flûtes et des drapeaux multicolores empruntés à quelque zaouia. Certains grimpent sur les chameaux ou les arabats bondés de qtaf. Un cortège s'improvise. Fier du matériel dont il dispose, il traverse la ville en louant le quartier auquel il appartient et en n'épargnant pas les quolibets aux quartiers adverses :

| | |
|---|---|
| *Houma... la iakhli ha.* | [Le quartier.....] que Dieu ne le dévaste pas. |
| *Ou houma... boulna fiha.* | Quant au quartier..., nous pissons dessus.(1) |

Ou bien encore on daube sur tel ou tel particulier. En 1909, la procession du quartier Djebli, auquel l'Européen X... avait procuré des cavaliers de fantasia, défilant devant les magasins de l'Européen Z..., en délicatesse avec le premier, salua ironiquement l'ennemi de son bienfaiteur :

| | |
|---|---|
| *Ia Z... kif jra lek...* | O Z... que [l malheur] t'est arrivé. |
| *Ou X... kchef lek halek.* | X... a dévoilé ta façon de faire. |

Devant le Contrôle civil, la caravane fait halte et détache quelques notables pour demander des bons de poudre. Pendant qu'on libelle ceux-ci, quelques membres du cortège offrent une représentation de *zgara*. Deux hommes munis de sabres ou de bâtons se livrent à un assaut d'escrime avec des mouvements saccadés et rythmiques. L'un d'eux, genou en terre, pivote, essayant de parer les coups que tâche de lui porter son adversaire rôdant autour de lui. Autre jeu : un individu jongle avec un tromblon, le tourne dans sa main, le lance en l'air, le ressaisit et à la fin le décharge en se tenant dans une position d'équilibriste.(2) Un autre genre de zgara, la *louja*, n'est plus pratiqué : deux hommes ayant chacun un fusil allaient et venaient, d'une alternance régulière et toujours face à face, puis à la quatrième ou cinquième passe, ils tiraient l'un vers l'autre, la gueule de l'arme vers le sol. Cette sorte de pyrrhique exécutée et les bons de poudre reçus, le cortège repart en criant :

| | |
|---|---|
| *El Kairouane la iakhliha.* | Kairouan que Dieu le protège. |
| *Mourakebna dima fiha.* | Que notre Contrôleur civil y reste toujours. |

En 1909, la procession du quartier Djeblia poussait devant elle un

(1) Cette injure s'applique naturellement au quartier adverse, tandis que l'invocation qui la précède concerne le propre quartier des gens du cortège.

(2) D'après quelques-uns, la zgara serait d'origine turque.

Digitized by Google

chameau lutteur affublé d'oripeaux de femme et ayant des khalkhal (anneaux de jambe) aux oreilles, en guise de boucles. C'est le *Caïd Achoura*[1] (chef de l'Achoura). Je me suis laissé dire que vers 1903 on vit à El-Djem un Caïd Achoura de ce genre somptueusement vêtu et duquel pendaient de grossiers portraits de Hassen et de Hoséïn.

Par suite de la coutume kairouanaise de promener le qtaf pompeusement, l'édification de la hajija se mêle intimement à la forja et devient un de ses éléments. Le qtaf une fois déposé au milieu d'une place ou dans l'évasement d'une rue, on procède à la construction en accumulant branches sur branches de façon à doter la meule de la majeure hauteur possible, et si les matériaux ne sont pas suffisants, on en envoie quérir d'autres. La hajija de Houmt-Djama atteignait en 1909 une dizaine de mètres d'élévation sur un diamètre de moitié. Quand la hajija a acquis la taille qu'on désire, on plante au sommet des bannières.

La hajija n'est pas brûlée aussitôt. Il faut donc, la nuit, monter la garde autour d'elle pour éviter que les gens d'un quartier rival n'aient fantaisie de la détruire ou tout au moins de la piller. Pendant un jour ou deux, elle constitue un signe de ralliement pour tous ceux qui désirent s'amuser. La fantasia se déroule à ses pieds, si le terrain s'y prête. Des cavaliers galopent à toute allure ou bien font la *mdaoura* (manège en rond). La poudre parle, flûtes et tambours sévissent avec rage. Du haut des terrasses voisines, les femmes admirent. Parfois, acteurs et spectateurs s'assemblent pour circuler en ville, comme avec le qtaf.

En 1909, la hajija de Djeblïa fut terminée le samedi matin 6 février. Dressée à la porte de Tunis, elle était décorée à la cime de trois oriflammes de zaouias entre deux petits drapeaux, un français et un tunisien. L'après-midi un cortège se forma auprès d'elle. Il comprenait, outre le chameau précité, plusieurs cavaliers de fantasia, dont un coiffé d'un vaste chapeau mousquetaire orné de plumes d'autruche, et surtout une quarantaine d'indigènes pourvus d'armes à feu de toute espèce, de tout âge et de tout calibre, vieux tromblons, pistolets périmés, fusils à une ou deux canues. Ces individus avançaient sur six ou sept rangs de profondeur comme des soldats et sous la direction d'un ancien tirailleur. Compagnie burlesque qui de temps en temps, et par exemple sur la grande place, devant le Contrôle civil, etc., exécutait ce qui aurait dû être une salve et se résolvait en une cacophonie horrible et assourdissante. A la nuit noire, vers sept heures et demie, après la prière de l'acha, on alluma la hajija.

(1) Le mot « caïd » signifie « celui qui guide, qui dirige, qui commande ». A Kairouan, où les luttes de chameaux sont en honneur, on choisit comme Caïd Achoura celui de ces animaux qui s'est le plus distingué dans les combats singuliers, c'est-à-dire, en somme, le plus grand et le plus robuste.

Digitized by Google

Une lueur immense embrasa l'atmosphère, grandit et flamboya pour ensuite se noyer dans un tourbillon de fumée. De loin, on apercevait des silhouettes humaines se détachant sur le brasier et s'agitant autour de lui. Quand le foyer se fut affaibli, quelques assistants sautèrent à travers comme pour prendre un rapide bain de flamme qui les léchât sans les brûler. Puis tout s'éteignit : la fête de l'Achoura était consommée.

Chez les campagnards le falot n'atteint jamais les proportions des hajijas de Kairouan. Leur aoufs se réduisent à des tas vite incinérés. Les amateurs bénévoles qui s'élancent dedans ne courent donc pas grand risque. En revanche ils s'assurent un précieux avantage. Le contact du feu d'Achoura a, en effet, la réputation de guérir les rhumatismes. Quand se sont apaisées les dernières étincelles, les femmes et les enfants chantent :

| | |
|---|---|
| *Ach khallef*[1] *ammi Aouf* | Qu'a laissé mon oncle Aouf ? |
| *Khallef brima sebbarhia* | Il a laissé une petite marmite à teinture |
| *Ou khallef jriou* | Et il a laissé un petit chien |
| *Iherr aliia* | Qui grogne auprès de moi. |

*Ammi Aouf* est à comparer avec le *Baba Achour*[2] (le papa Achour) sur l'enterrement duquel les Rahamna des environs de Marrakech ont une chanson funèbre.[3]

Dans les villes, l'émulation entre les quartiers contribue au succès et à l'animation de la fête. Mais aussi d'anciennes animosités peuvent, à l'occasion, se réveiller et mettre aux prises la jactance des uns et la mauvaise humeur des autres. Des plaisanteries aux injures et des insultes aux coups, la distance n'est pas longue. Vers 1903, à El-Djem, la rivalité des quartiers se traduisit par une bagarre où l'on compta plusieurs blessés.

En 1910, à Kairouan, l'Achoura se termina également par quelques désordres. La fête avait commencé le jeudi soir 20 janvier. Le lundi 24 janvier après-midi, le cortège du quartier Djeblia défila devant le Contrôle civil. Il comprenait onze chameaux et trois arabats chargés de qtaf. Sur chaque animal et sur chaque voiture, un gamin juché tenait un étendard. Les gens de Djeblia ayant comme estafette un cavalier de fantasia voulurent alors traverser le quartier Gueblia pour

(1) Au lieu de *khallef* on dit aussi *khalla* : le sens est le meme.

(2) Chaïb Achoura et surtout Baba Achour et Ammi Aouf sont frères du bonhomme Carnaval promené en grande pompe, puis abreuvé de dérision pour être ensuite brûlé. Aouf est un nom propre d'homme. On le rencontre dans Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*, traduction de Slane, tome I, Paris, 1852, p. 137, porté par un membre d'une tribu arabe.

(3) La chanson fait notamment allusion à la mort de Baba Achour, à ses funérailles et au deuil qui suit ce décès. Doutté, op. cit., p. 509.

Digitized by Google

étaler à tous les yeux leur richesse en bois. Les habitants de Gueblia prirent la chose fort mal. Se croyant nargués ils assaillirent le cortège à coups de pierres, et des terrasses les femmes se mirent à projeter sur lui des tuiles ou des briques. Les autorités durent interdire la continuation de la fête. Elles songèrent un instant à vendre au profit des pauvres les meules de qtaf préparées çà et là. Mais les acquéreurs éventuels furent contraints de renoncer à tout projet d'achat, car les enfants de chaque quartier les entouraient par troupe en invoquant la colère divine sur celui qui oserait faire emplette des broussailles ramassées pour le feu d'Achoura. (1)

Au Kef, à Béja, faute de bois dans les environs immédiats de la ville, la pratique des feux de joie est peu usitée. Ailleurs, elle est remplacée par les succédanés. Dans les villages des Metellit (Djebeniana, la Chebba, etc.), à Mahdia, etc., les enfants confectionnent des brandons qu'ils enduisent d'huile et de goudron et, après les avoir allumés, ils se promènent avec en dansant et en chantant. (2) Le falot est cependant également en usage. A Tozeur, pas de hajija. Mais on se décore la tête d'un diadème constitué par des palmes dressées verticalement et qu'on allume par le haut. Les porteurs semblent des torches vivantes qui errent par les rues en effrayant hommes et animaux jusqu'à ce que la flamme crépitant près des cheveux les oblige à se débarrasser de leur couronne ardente.

Quand on interroge les indigènes sur l'origine de tous ces divertissements, ils répondent généralement que cette mode est surtout entretenue par les habitants du Djerid épars dans la Régence. Et il n'est pas niable que les Djeridiens, là où ils se trouvent, ne soient parmi les principaux metteurs en scène, tendance qui leur est commune avec les gens du Souf. En Algérie, le carnaval d'Ouargla est à juste titre vanté. Dans notre Berbérie, ce sont bien les oasis de la bordure saharienne qui fournissent au carnaval achourien le plus de zélateurs.

Les lettrés ajoutent que ce sont là des coutumes chiites. Assertion qui cadre à la vérité avec ce que nous savons de la façon dont les Persans solennisent la mort d'Hosein, mais qui tombe si l'on réfléchit que les amusements carnavalesques sont de tous les temps (Satur-

(1) En France, des incidents analogues se produisent parfois à propos des feux de la Saint-Jean. En Corse, à Calvi, la ville haute et la ville basse constituent respectivement une paroisse dont chacune fait son feu de la Saint-Jean. Un mois avant la fête les enfants commencent à amener du bois de la campagne. C'est à celle des deux paroisses qui aura le plus beau falot, et les membres de chacune montent pour ainsi dire la garde autour des tas pour éviter les tentatives de vol ou de destruction de la part de la paroisse adverse.

(2) Renseignement donné par M. Kouri, interprète au Contrôle civil de Sfax.

Digitized by Google

nales de l'antiquité) et de tous les pays. Ils correspondent à quelque chose de quasi universel dont la clef doit être réclamée non aux doctrines d'une secte musulmane mais bien aux constatations des sociologues et des ethnographes. Et dans cet ordre d'idées nous devons constater que placée tout près du début de l'année arabe et quels qu'aient pu être ses prodromes dans l'Asie sémite et son évolution dane l'Islam, l'Achoura tunisienne moderne se montre essentiellement à nous sous les aspects d'une fête du renouveau.

L'année musulmane possède un Ras El Am (jour de l'an) qui précède l'Achoura de neuf jours et qui lui aussi est marqué par certaines particularités. La plus notoire c'est que les locations d'appartements ou de maisons indigènes partent de cette date, ce qui est à rapprocher des rites de renouvellement du foyer observés dans mainte religion et suivis par plus d'un Bédouin au Ras El Am de l'année julienne. On veut à l'aurore de l'année faire en quelque sorte table rase du passé et marcher vers l'avenir avec un bagage neuf.

En plus d'une localité, c'est au Ras El Am et non à l'Achoura que les femmes se cernent les yeux de kohol, ce qui est un rite de purification. On voit aussi les Tunisiennes de certaines campagnes exposer des œufs sur la terrasse de la maison durant la nuit pour qu'ils soient pénétrés des influences célestes et qu'ils communiquent la bénédiction divine aux personnes qui les mangeront. Pratique qui remonte peut-être à l'époque où les Libyennes adoraient Tanit et croyaient au pouvoir faste ou néfaste des rayons lunaires.

Le soir initial du Ras El Am, parmi les mets du dîner, figure la *meloukia,* légume dont le vert intense est de bon augure : l'année sera verte s'il plaît à Dieu. Pendant que cette meloukia chauffe, les femmes y font cuire des œufs destinés aux repas du lendemain. Autant on mangera de ces œufs, autant on gagnera de centaines de piastres dans l'année. (1)

Cette conviction que les actes accomplis au Ras El Am possèdent le pouvoir de modifier en bien ou en mal le reste de l'année existe également à propos de l'Achoura ainsi que le prouvent les divers exemples que nous avons cités au cours de cette étude. (2) Même il semble que si le conseil du Prophète engageant les croyants à réjouir leur famille est des trois termes du hadits le plus respecté, cela

(1) Une autre coutume qui paraît sans rapport avec les précédentes veut que les jeunes filles qui vont apprendre la couture chez une matrone se réunissent chez celle-ci au Ras El Am pour une sorte de dînette. Chacune apporte un couscous dont la spécialité consiste en ceci : la viande fraîche est remplacée par du *qeddid,* viande séchée et conservée dans l'huile.

(2) On remarque des pratiques analogues au Roschana (jour de l'an israélite) et au Youm Kipour. Voir, par exemple, E. Vassel : « La littérature populaire des israélites tunisiens » (*Rev. Tun.*, 1905, p. 122, et 1907, p. 367.

Digitized by Google

est dû précisément à l'idée dont il s'agit. Le Ras El Am musulman s'est donc dédoublé dans l'âme populaire. L'Achoura, trop voisine du premier moharrem, a capté quelques rites de ce dernier, et c'est elle qui effectivement est devenue la fête du début de l'année.

Au point de vue émotif, cette fête comprend des éléments de joie et des éléments de tristesse. On a voulu rapporter ces derniers au décès d'Hoséin. Mais le moment où ils se produisent nous persuade qu'ici le personnage d'Hoséin n'est qu'un placage recouvrant une situation antérieure. On pleure en réalité l'année qui vient de périr. Mentalement, on énumère les deuils dont elle a pu vous accabler et l'on entre en tremblant dans la nouvelle année qu'on a presque peur d'indisposer. De là ce caractère équivoque de moharrem. Cette interprétation se confirme lorsque l'on s'aperçoit que des rites de deuil analogues s'observent çà et là dans l'Afrique du Nord pour lennar, tête de l'année julienne, couramment employée pour tout ce qui a trait à l'agriculture.

Avant Hoséin, avant les Chiites, l'incinération du tas de bois symbolique a concrétisé l'irrémédiable extinction de l'année précédente. Les indigènes accomplissent toujours le même geste que leurs lointains ancêtres, mais ils en ont oublié la signification primitive.

Cette signification a été dégagée par l'ethnographie comparée (travaux de Mannhardt, en Allemagne, Frazer, en Angleterre, Doutté, en Algérie). Le *Chaïb Achoura* représente peut-être l'année à sa période ultime. *Ammi Aouf* est plus clair. Composé de feuilles, paille ou branchages, il est l'esprit de la végétation rendu visible à la foule. Sa décrépitude se traduit dans l'état des campagnes. Les humains sont menacés. Il faut se débarrasser de celui dont les forces génératrices sont épuisées et le sacrifier afin qu'il renaisse jeune et ardent, capable de féconder encore le sol. C'est donc là un phénomène relatif à l'année solaire. Que nous le retrouvions à propos de l'Achoura montre simplement que celle-ci a capté des rites qui lui étaient d'abord étrangers.

Comme l'a très bien dit Doutté,[1] le meurtre rituel a survécu à la croyance qu'il exprimait. Mais cette enveloppe vidée de son âme n'a pas tardé à devenir aux yeux de la foule quelque chose d'incompréhensible et qui par suite a suscité le rire. Transformée en scène comique, la cérémonie naturiste a pris finalement l'aspect du carnaval moderne sous lequel percent encore les vestiges de l'ancien état de choses.

La fête de l'Achoura, telle qu'elle se déroule sous nos yeux en Tunisie, comprend en somme deux sortes d'éléments. Les uns plongent

(1) Op. cit., p. 534.

Digitized by Google

leurs racines dans le vieux fond des rites et des sacrifices agraires, chers à l'enfance de l'humanité. Les autres, infiniment plus récents, s'étayent sur une phrase que la tradition rapporte avoir été dite par le Prophète. Ceux-ci paraissent moins ancrés dans le peuple et se maintiennent surtout grâce à l'appui de la religion. Ceux-là, au contraire, malgré les obstacles qu'ils rencontrent, se révèlent toujours verts et vivaces. Sous son étiquette islamique, l'Achoura demeure ainsi essentiellement une fête païenne ou, si l'on aime mieux, une fête qui n'est qu'à demi musulmane.

CH. MONCHICOURT,
Contrôleur civil de Kairouan.

Digitized by Google